

## LE PROCHAIN OU DU BON USAGE D'UNE MODE

Jean-Paul DUNAND

*Dire « l'autre » plutôt que « le prochain » relève-t-il d'une mode anodine ? Jean-Paul Dunand plaide avec une rigoureuse exigence la thèse contraire. Il discerne des enjeux éthiques et spirituels de première grandeur derrière le remplacement du terme biblique par l'autre – donnant au lecteur une leçon de réflexion exemplaire. (Membre de l'Eglise baptiste de l'avenue du Maine à Paris, il a eu de hautes responsabilités dans l'administration des Hôpitaux de l'Assistance Publique.)*

Aux périodes critiques de son histoire, l'Eglise chrétienne a pesé avec soin le langage dont elle usait pour exprimer la foi qui est crue (Symbole de Nicée-Constantinople, Confessions de foi de la Réforme) et transmise (Catéchismes de la Réforme). Il se pourrait que nous vivions une troisième période aux enjeux décisifs qui requerrait une grande attention pour dire la Révélation de Dieu<sup>1</sup>. Les circonstances ne sont pas entièrement défavorables. La diminution de l'influence des chrétiens sur la culture mondaine ne leur ôte-t-elle pas un certain oreiller de paresse ? Le fait que la culture est à reconquérir devrait les inciter à aiguiser leur pensée, et les mots qui l'expriment, sur le roc de la Parole de Dieu ; mais ils peuvent aussi se laisser glisser au fil de l'eau. Cette attitude serait dangereuse car le courant est fort de la force des médias. Ils pourraient alors les entraîner plus loin qu'ils ne voudraient aller et leur faire vider le bébé, une vérité, avec l'eau du bain, un mot biblique abandonné et remplacé par un autre que seule la mode justifierait ; justification fragile et passagère s'il en est.

Mais les chrétiens me semblent posséder d'autres atouts, moins extrinsèques que le retrait d'un oreiller de paresse. Ne sont-ils pas, de (nouvelle) naissance, tout à fait bien placés pour pratiquer le doute scientifique à l'égard des courants de pensée et des modes de langage, bref pour exercer une indispensable critique<sup>2</sup> ? Ayant connu Dieu par le moyen d'une Ecriture, ils savent le poids des mots et de leurs arrangements discursifs. Plus que d'autres, me semble-t-il, ils ont des raisons d'honorer la langue parlée et écrite par laquelle la vérité leur est parvenue ; mieux que d'autres ils ont été enseignés à se méfier de la même langue par laquelle des mensonges peuvent aussi être charriés depuis l'ancien soupçon diabolique : Dieu a-t-il réellement dit ?

Trois exemples pourraient aujourd'hui retenir leur attention. Il faudrait premièrement ne pas tenir pour définitivement acquise la connotation très péjorative que le discours politique confère depuis peu au concept d'exclusion. Sinon les chrétiens seront embarrassés pour proclamer que le salut se trouve exclusivement (Ac. 4.12) en Jésus-Christ, quoique sans exclusive (Mt 28.19a) : offre universelle d'un salut opéré par une personne singulière, irremplaçable. Il faudrait, en second lieu, éviter de laisser tomber en désuétude le concept

---

<sup>1</sup> Comme le suggère P. Courthial dans *Le Jour des petits recommencements*, l'Age d'homme, 1996.

<sup>2</sup> Qui examine sans préjuger du verdict. Celui-ci peut conduire à rejeter comme à enterrer. Les chrétiens évangéliques ne devraient pas exclure de cette critique leur propre tradition de langage dite patois de Canaan. Dans tous les cas le critère qui permet de trancher, dans un sens ou dans l'autre, réside dans l'Ecriture et sa cohérence globale. Si cette dernière est obscurcie ici par un excès de littéralisme ou trahie là par un parti pris de démolition du texte, alors l'un et l'autre s'avèrent inadéquats. Je n'entre pas ici dans les nombreuses considérations (dogmatiques, exégétiques, etc.) que sous-entend l'affirmation : l'Ecriture est le critère de la vérité. Elles sont connues et enseignées à la FLTE.

biblique de patience (au triple sens de longanimité, persévérance et retenue<sup>3</sup>) si important qu'il est une des qualités de Dieu les plus attestées dans les deux Testaments. Que les chrétiens aient été impatients dans l'histoire et soient toujours tentés de l'être, à tort (voir la parabole de l'ivraie), ne les autorise pas à recourir à un autre antidote que la patience. Celle-ci seule est évidemment l'antonyme de l'impatience. Or il devient courant de lui préférer la tolérance qui admet n'importe quoi<sup>4</sup>. La tolérance, dans son acception nouvelle, suppose que l'ivraie équivaut au bon grain ; ne suppose-t-elle pas aussi une résignation, voire une désillusion, qui ne paraissent préférables aux certitudes que par oubli de la patience ? Car la patience implique le triomphe ultime de la vérité (en effet l'ivraie sera finalement brûlée). La vérité elle-même est patiente et c'est en quoi elle n'est aucunement incompatible avec l'amour (1 Co 13.6 ; Eph 4.15).

Le troisième exemple sera développé plus longuement, quelque importants que soient les deux précédents. Les enjeux, comme j'espère le faire voir, sont lourds de conséquences dès qu'on réfléchit à ce qui est dit, signifié, quand on emploie une forme nouvelle d'un petit mot très courant (autre). Nouveauté fascine ; cette forme est ressassée par les discours politique, syndical et... religieux qui invitent à accueillir, reconnaître, respecter « l'autre »<sup>5</sup>. Les actions désignées par les verbes précédents, toutes louables, ne sont évidemment pas en cause. Ce qui l'est, c'est de savoir si la nouvelle nomination de l'objet de ces actions les favorise ou les contrarie ? Pour les lecteurs de l'Écriture la question est la suivante : « L'autre » a-t-il le même sens que le prochain ? Quoique central, l'inventaire du sens y gagne si la grammaire du mot est d'abord éclaircie. Et le sens une fois établi appellera des considérations proprement bibliques sur les concepts en jeu.

### ***1. Remarques grammaticales***

D'emblée l'ambiguïté de « l'autre »<sup>6</sup> est perceptible. Quand je constate que « l'autre » est de plus en plus souvent substitué au prochain, mon auditeur hésite : y aurait-il deux substituts possibles dont on aurait écarté l'un pour retenir l'autre ? En effet, l'autre sans nom qui suit, auquel cas il serait adjectif (l'autre jour etc.), est depuis longtemps, et est toujours, très fréquemment employé comme pronom (« Nul ne peut servir deux maîtres, ou il haïra l'un ou il aimera l'autre »). Le pronom est bien commode pour distinguer entre deux choses ou deux personnes et indiquer qu'on ne parle plus de celle-ci mais de celle-là. En outre, le substantif correspondant existe déjà : autrui (« Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit »). Le respect d'autrui est sans équivoque, c'est le respect de tous les autres<sup>7</sup>, de tous ceux qui ne sont pas celui qui parle ou dont on parle. En revanche le respect de « l'autre » fait de nouveau hésiter : on pourrait supposer qu'il s'accompagne du rejet de

---

<sup>3</sup> *Makrothumia*, *hupomonè* et *anokhè*.

<sup>4</sup> Au sens contemporain car le sens d'origine implique une norme à laquelle on déroge. On trouve encore ce sens exact dans les cas suivants : une tolérance grammaticale, une tolérance de défaut (chiffree) d'un produit fini, une marge de tolérance. On est passé du sens où on admettait exceptionnellement *une* tolérance au sens où *la* tolérance admet tout. Que ce sens-ci conduise à l'impasse est rendu évident par la notion d'intolérable.

<sup>5</sup> Quand il n'est pas question de la figure menaçante de « l'autre », de se protéger de « l'autre », de la peur de « l'autre », etc. Ces exemples montrent que les sentiments suscités par « l'autre », loin d'être purement altruistes, sont fort ambivalents et comportent une large zone d'ombre, étrangère au prochain. Nous comprendrons plus loin pourquoi.

<sup>6</sup> Les guillemets seront constamment employés pour distinguer, du pronom de même forme, cet emploi substantivé de l'adjectif.

<sup>7</sup> Autrui et les autres (pronom pluriel) ont un même sens. Aucune différence entre le respect d'autrui et le respect des autres, le premier étant peut-être plus littéraire. Comme nous le verrons dans la suite, le remplacement de ces deux termes par « l'autre » ne signifie pas plus mais moins d'altruisme, par excès d'altérité.

l'un, du moins proches par exemple. Une première conclusion sera de constater que « l'autre », substantif, s'avère donc d'un emploi à la fois équivoque et superfétatoire.

Cet emploi est récent. Le Petit Robert de 1977, dictionnaire le plus représentatif de la langue courante, confirme deux points<sup>9</sup> : premièrement la rareté lexicologique de l'emploi substantivé de l'adjectif, deuxièmement sa restriction au domaine philosophique. Une seconde conclusion sera donc de constater que l'extension de cet emploi le rend plutôt pédant en dehors du domaine auquel il s'applique<sup>10</sup>. Le snobisme est atteint quand on met une majuscule à « l'Autre ». Il est en effet improbable que ceux qui le font sachent toujours qu'elle appartient au langage de la psychanalyse, particulièrement de celle de Lacan qui reste controversée.

J. Ansaldi, bon connaisseur du psychanalyste français, donne la définition suivante : « Par convention, appelons l'Autre un lieu d'altérité où peuvent venir loger tour à tour des réels aussi divers que Dieu, le père, la mère, le chef politique charismatique, les structures sociales, le destin, etc. »<sup>11</sup> Le trait commun à ces réels en effet très divers réside dans la menace que représenterait leur volonté de jouissance à nos dépens et dans les désirs que nous pouvons projeter sur eux. Quoi qu'il en soit, il est certain que « l'Autre » appartient au langage technique de la psychanalyse (« par convention » sont ici les mots importants) et que tout emploi en dehors de l'argumentation propre à celle-ci trahit un psychologisme rampant<sup>12</sup>. Autres mots importants de la définition précédente : « un lieu d'altérité ». L'altérité, contenue dans « l'autre », est en effet au centre de la question de fond que nous nous posons : le prochain est-il la même chose que « l'autre » ?

## 2. Précisions sémantiques

Bel exemple de la Parole de vérité qui ne passe pas, le prochain n'a pas cessé d'appartenir à la langue usuelle. Tout comme son synonyme le plus attesté qui, aussi bien dans les dictionnaires que dans l'Écriture<sup>13</sup>, est le semblable. Il y a déjà là de quoi réfléchir... Je peux établir une liaison personnelle avec mon semblable comme avec mon prochain, mais non avec mon « autre ». L'expression serait gauche moins par défaut d'usage que par le caractère impersonnel de « l'autre » qui ne pousse pas à s'engager à son égard ni à le nommer. Notons ce recul qui pourrait bien être l'indice d'un certain type de rapports interindividuels,

---

<sup>8</sup> C'est la version du Front National pour lequel le prochain est égal aux proches et aux concitoyens. N'est-il pas dommage que la France se prive de la lucidité d'un de ses plus grands penseurs qui, dans les lignes suivantes, montre finement en quoi l'analyse du FN est à la fois juste et radicalement erronée ? « Puisque sous le nom de prochain, Jésus-Christ en la parabole du Samaritain a montré que le plus étranger du monde y est contenu, il ne nous faut restreindre le précepte de dilection à ceux qui ont quelque alliance ou affinité avec nous. Je ne nie point que d'autant que quelqu'un nous est plus conjoint, nous ne lui devons aider plus familièrement : car la règle d'humanité porte cela, que d'autant que nous sommes conjoints de plus proches liens, ou de parentage, ou d'amitié, ou de voisinage, que nous ayons d'autant plus affaire les uns aux autres, et cela sans offenser Dieu, duquel la providence nous mène à faire ainsi. Mais je dis cependant qu'il nous faut embrasser en affection de charité tous les hommes généralement, sans en excepter un, sans faire différence entre le Grec et le Barbare, sans regarder s'ils en sont dignes ou indignes, s'ils sont amis ou ennemis : car il les faut considérer en Dieu, non pas en eux-mêmes, duquel regard quand nous nous détournons, ce n'est point merveille si nous tombons en plusieurs erreurs [...] Quel que soit l'homme, il nous le faut toutefois aimer, si nous aimons Dieu. » Calvin, *Institution chrétienne*, II, 8, 55, Labor et Fides, 1955, p. 176-177.

<sup>9</sup> N. m. *Philo*. Ce qui n'est pas le sujet, ce qui n'est pas moi, nous. V. Autrui.

<sup>10</sup> Voir aussi cette définition : catégorie de l'être et de la pensée, qualifiant l'hétérogène, le divers, le multiple (par opposition au même).

<sup>11</sup> Dans *Foi et Vie*, Cahier biblique 35, septembre, 1996, p. 79.

<sup>12</sup> Voir à ce sujet le très bon article de D. Déjardin, psychiatre, dans le numéro 37 de *Fac-Réflexion*, p. 18s.

<sup>13</sup> Jb 33.6 ; Ps 15.3 ; Es 58.7.

dépersonnalisés et anonymes. En revanche, je peux dire mon autre moi-même (mon alter ego, mon double) si je fais passer l'altérité au second plan et la similitude au premier.

Le doute n'est plus possible. Le prochain et « l'autre » ont des sens antithétiques. Mais n'en va-t-il pas de même avec autrui ? Non, car autrui est neutre, il implique seulement une altérité faible<sup>14</sup> (ce n'est pas moi) qui n'exclut pas la ressemblance (mais il est comme moi). Au contraire « l'autre » retient l'altérité forte (ce n'est pas moi et il est différent de moi). Ici apparaît la corrélation incontestable qui existe entre la vogue de « l'autre » et la surévaluation de la différence ; à tel point qu'on va jusqu'à en faire une revendication : le droit à la différence. Ce faisant, ne serait-on pas en train de bétonner une grave erreur ?

Le mal infligé à autrui suppose toujours qu'on ne le tient pas pour un semblable capable d'approuver les mêmes peines et les mêmes joies ; bref qu'on le tient non seulement pour non-identique (ce qui est vrai) mais aussi pour différent (ce qui est faux). Avant le grand poète<sup>15</sup>, l'Écriture affirmait la ressemblance qui rapproche un homme d'un autre, en soulignant que l'un et l'autre sont affectés de la même manière<sup>16</sup>. Ne serait-ce pas ce que veut signifier la loi du talion, dure réfutation de la différence : tu as le même oeil que celui que tu crèves, la même dent que celle que tu arraches ? Peut-on tirer par jeu sur le Juif qui passe dans la cour du camp de concentration<sup>17</sup>, comme on tirerait sur un lapin, sinon parce qu'on le conçoit foncièrement différent de soi, au point d'appartenir à une espèce autre<sup>18</sup>, à une espèce animale précisément ?

Tôt ou tard celui qui revendique la différence la conçoit à son avantage ; elle lui donne une supériorité<sup>19</sup>. On peut même aller jusqu'à rendre grâce à Dieu pour sa différence avantageuse. Pour le pharisien en prière (Lc 18.11), le péager n'était pas un semblable mais « l'autre » ; et « l'autre » ne pouvait que lui être inférieur. Nous voici loin du... prochain. De fait l'emploi de « l'autre » introduit une distance certaine, voire une nuance de mépris (« l'autre » n'est pas loin de cet autre-là) là même où le prochain insiste sur une proximité. La différence éloigne, la ressemblance rapproche ; et elle fonde une réciprocité (Mt 7.12). Les droits de l'un ne sont-ils pas les devoirs de l'autre parce qu'ils sont tous deux semblables ?

L'analyse rend évident que l'enjeu n'est plus seulement grammatical, ni même sémantique ; c'est la vérité qui est en cause. Notre question devient donc : est-ce rendre service que de remplacer le prochain par « l'autre » ? Une conception fautive est une conception dangereuse car la conception détermine l'action. Le langage exprime en effet des concepts, et ceux que nous employons ne sont pas étrangers au comportement que nous adoptons : l'influence de l'idéologie est connue.

---

<sup>14</sup> Indiquée par l'adjectif épithète : l'autre frère. L'altérité est indiquée par l'adjectif attribut : ce frère est devenu autre (mais il est toujours mon semblable !).

<sup>15</sup> « Un Juif n'a-t-il pas des yeux ? Un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des proportions, des sens, des émotions, des passions ? N'est-il pas nourri de la même nourriture, blessé par les mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, réchauffé et refroidi par le même été et le même hiver, tout comme un Chrétien ? » Shakespeare, *Le Marchand de Venise*, III, 1, 49-53. C'est moi qui souligne.

<sup>16</sup> « *Kai hêmeis homoiopatheis esmen humin anthrôpoi* », Ac 14.15. Il est dommage que nos traductions introduisent la notion plus abstraite de nature où le texte original est aussi concret que Shakespeare.

<sup>17</sup> Comme le fait de son balcon le commandant nazi du camp dans le grand film de Spielberg, *La liste de Schindler*, qui rapporte des faits historiques.

<sup>18</sup> La variante textuelle de Ac 17.26 (certains manuscrits ont : d'un seul sang — au lieu de : d'un seul) apparaît très significative (cf. aussi Gn 9.6) depuis que l'étude du sang a établi qu'il n'y a pas de différence entre les hommes : « l'hématologie géographique a la fierté d'avoir été la première science démontrant l'absurdité biologique des théories racistes ». J. Bernard, *C'est de l'homme qu'il s'agit*, Odile Jacob, Points, 1988, p. 194.

<sup>19</sup> A cet égard le concept de négritude n'est pas moins suspect que celui de blancheur (le *White* de WASP, sigle de l'élite américaine, d'autant plus malheureux qu'il est redondant par rapport à Anglo-Saxon).

### 3. Considérations bibliques

Une fois établi que « l'autre » n'est sémantiquement pas interchangeable avec le prochain, il reste à considérer ce concept même, hérité de l'Écriture et toujours usité, et à comprendre le rang élevé, le second, que l'Écriture lui attribue. Car ce second rang implique logiquement qu'il soit tenu compte du premier, occupé par Dieu, d'autant plus qu'il y a similitude (et non pas différence !) entre les deux commandements (Mt 22.39). Qu'est-ce à dire sinon que, dans la relation à autrui, Dieu est un tiers obligé ?

Essayons, trop rapidement, de voir pourquoi. Le premier texte dont il faut partir est évidemment Genèse 1.26a. Il serait hors du cadre de cet article de dire en quoi consiste cette ressemblance délibérément voulue par Dieu entre lui-même et sa dernière créature. Il faut et il suffit de retenir que, dans ce rapport de ressemblance, Dieu est l'Original et l'homme l'image, la réplique<sup>20</sup>. Il en résulte deux conséquences importantes. D'abord les deux termes du rapport sont irréversibles : l'homme ne peut devenir la mesure à laquelle Dieu serait mesuré (illusion de l'anthropocentrisme). Ensuite l'homme ne peut que ressembler à Dieu (Jésus-Christ ne ressemble pas à Dieu, il est identique à Dieu). La ressemblance n'a de sens que s'il y a non-identité. Dès lors prétendre devenir Dieu d'une façon quelconque consisterait à passer outre à la limite de non-identité qu'implique la ressemblance originelle à Dieu. C'est évidemment impossible.

Si les hommes sont semblables les uns aux autres, ils le doivent au Modèle commun sur lequel ils ont été créés ; d'où l'incohérence de vouloir du mal à qui me ressemble, parce qu'il réfléchit le même original que moi (Jc 3.9). Ils sont appelés (l'Eglise protestante le fait-elle ?) à se reconnaître semblables dans l'original divin, d'autant plus quand il prend, en Jésus-Christ, une chair semblable à la leur. L'unicité du modèle, qu'ils réfléchissent, interdit d'interpréter comme altérité la diversité certaine des dons du Créateur et du Rédempteur<sup>21</sup>. Dieu ne fait pas de différence entre les personnes<sup>22</sup> parce qu'il n'y en a pas, quelque variés que soient les talents qu'il distribue, quelque ordonnés que soient les rôles qu'il assigne à chacun, quelques souverains que soient ses modes de révélation. L'apôtre confirme (Ga 3.28) : il n'y a pas de différence entre le Juif et le Grec, mais c'est au premier qu'a été confiée la révélation de Dieu (Rm 9.4-5) ; il n'y a pas de différence entre l'homme et la femme, mais leurs rôles respectifs ne sont pas interchangeables (Eph 5.22-31), etc.

Le texte cité de l'épître aux Galates confirme le premier rang de Dieu (le Fils), non seulement comme Créateur mais aussi comme Rédempteur. En effet le péché est intervenu qui a défiguré l'image divine qu'est l'homme, en le corrompant. Semblable en tout hormis le péché, le Rédempteur est la restauration parfaite de cette image<sup>23</sup>. Il y a désormais deux raisons de tenir un autre homme pour semblable à soi : il a été créé sur le même modèle ; il a la même humanité que celle revêtue par Jésus-Christ. Les hommes ont désormais un Roi dans lequel ils devraient se reconnaître, et se reconnaître semblables. Le texte célèbre (Mt 25.31s.) ne me semble pas dire qu'on doive reconnaître le Christ dans l'affamé, l'assoiffé, l'étranger,

---

<sup>20</sup> C'est pourquoi la mode, déjà passée (*sic transit...*), du Tout-Autre appelait les plus grandes réserves, quelque service qu'elle ait pu rendre à une époque pour redire la transcendance de Dieu. Gn 1.26a dit mieux cette transcendance (la copie ne sera jamais à l'original dont elle dépend) sans pour autant exclure la relation de ressemblance qui lie celle-là à celui-ci.

<sup>21</sup> Ep 3.10 ; 1 Co 12.4 ; 1 P. 4.10. On peut se demander s'il n'y a pas une insuffisance herméneutique derrière une salutation de l'assemblée des fidèles qui insisterait sur le fait qu'ils sont là « malgré leurs différences ».

<sup>22</sup> Dt 10.17 abondamment repris dans le Nouveau Testament (Lc 20.21 ; Ac 10.34 ; Rm 2.11 ; Ga 2.6 ; Ep 6.9 ; Col 3.23 ; 1 P 1.17 ; Jc 2.1 & 9). La dernière citation est particulièrement significative car elle a pour contexte le second commandement (v. 8) et souligne la contradiction entre aimer le prochain et faire une différence entre les personnes. Pour le sens du mot original grec, il est intéressant de noter qu'il pourrait être rendu littéralement par : ne pas faire de différence selon le faciès.

<sup>23</sup> Cf. 2 Co 4.4 et Col 1.15.

le malade ou le prisonnier mais plutôt qu'on doive les reconnaître semblables à soi dans le Roi<sup>24</sup> qui est précisément le Fils de l'homme, et les secourir comme le Samaritain l'a fait. Nous pouvons nous identifier chacun (pour le salut) au Christ et les uns et les autres (pour les oeuvres du salut gratuit) au Christ encore, précisément parce qu'il y a non-identité entre nous et le Fils de Dieu/Fils de l'homme, auquel nous ressemblons seulement et auquel la sanctification doit nous rendre plus ressemblants encore<sup>25</sup>. Finalement, que le péché envers autrui soit aussi infidélité envers l'Éternel (Nb 5.6) est encore plus évident depuis la venue du Fils de l'homme.

La similitude entre les deux commandements (tenant à la double ressemblance des hommes à Dieu et des hommes entre eux) a été particulièrement soulignée par l'apôtre Jean (1 Jn 4.12 et 20-21). Son argumentation n'est-elle pas la suivante? S'il y a une ressemblance, visuellement invérifiable, avec le Très-Haut, à combien plus forte raison y a-t-il une ressemblance, qui, elle, saute aux yeux, avec le frère. Dès lors il y a une contradiction flagrante à prétendre aimer Dieu, sans aimer le frère qui fait voir notre commune image de Dieu.

La question de savoir qui est le prochain a été tranchée une fois pour toutes par la parabole du Samaritain : en devenant celui-là même qui prend l'initiative de se rendre proche d'autrui, le prochain oblige à l'action (Lc 10.36-37). Ici encore, et comme toujours (1 Jn 4.19 ; Mt 18.32-33), Dieu demeure l'Original qui précède la réplique (dans les deux sens du mot : qui répond à l'original et qui le reproduit, c'est-à-dire qui ressemble d'autant plus à Dieu qu'elle lui obéit volontairement). La venue de Jésus-Christ a signifié que Dieu s'est fait notre prochain<sup>26</sup>. A tous égards, Dieu demeure le tiers obligé par lequel il faut passer<sup>27</sup>.

Cette même parabole permet de faire litière du sophisme selon lequel aimer son prochain comme soi-même signifierait d'abord, et donc surtout, s'aimer soi-même. Au terme de cette réflexion nous sommes en mesure de comprendre qu'il s'agit pour chacun d'aimer son prochain non autant que soi-même mais en tant que soi-même ; ton prochain, loin d'être « l'autre », est « comme toi-même ».

### ***Pour conclure***

« L'autre » perçait déjà sous la réplique insolente de Caïn : « Suis-je le gardien de mon frère ? » On n'assassinerait pas son frère, si semblable à soi, si on ne le tenait pas pour « l'autre ». De même c'est toujours « l'autre » qu'on vole ou lèse. Tel est le caractère proprement aliénant du cœur pécheur de l'homme, que l'Écriture connaît fort bien comme vérité de fait. Sa supériorité consiste à exprimer non seulement la vérité de fait du péché, mais aussi la vérité de fait et de droit des deux grands commandements nécessaires à la vie des êtres de relation que nous sommes. Contre le péché qui tend à faire considérer le prochain comme « l'autre », la vérité de la Création et de la Rédemption affirme l'une la ressemblance originelle, l'autre la ressemblance restaurée. L'histoire humaine a commencé non par une différence mais par une ressemblance, et elle aboutira pour un grand nombre non à plus de différence mais à une ressemblance renouvelée (1 Jn 3.2).

En dernière analyse et pour notre instruction, la perspicacité de l'Écriture découvre derrière « l'Autre » les traits grimaçants de celui qui, refusant d'être la réplique de son Créateur (car ressembler à, c'est dépendre de), s'en est fait la caricature ; le serpent ancien n'a pas d'autre pouvoir que d'aliénation quand il pousse l'homme à franchir la limite de non-identité avec Dieu, pour que, ne se contentant pas de lui ressembler, il cherche à l'égaliser

<sup>24</sup> C'est en quoi le deuxième commandement devient la loi royale, Jc 2.8.

<sup>25</sup> Rm 8.29 ; Col 1.15.

<sup>26</sup> Mc 1.15 qui, d'entrée, résume ainsi tout l'Évangile.

<sup>27</sup> Cf. La citation de Calvin à la note (8).

(Gn 3.4-5). Au plan interindividuel, Sartre (« l'enfer c'est les autres ») n'a pas été loin de la vérité ; les autres ne deviennent « l'autre » qu'autant que le sens faible est corrompu en sens fort sous l'influence infernale de « l'Autre ». N'est-il pas le père de la falsification du sens, ce qu'il ne peut faire qu'en altérant les signifiants ou leur ordonnance (Gn 3.1b) ?

Il est temps de faire retour au langage. Mais l'avons-nous jamais quitté ? Comment penser sans lui ? Le lumineux thème scripturaire de la ressemblance qui prend racine dans la relation à Dieu et s'étend aux relations à autrui fonde les raisons décisives de refuser que le prochain soit renommé « l'autre ». Ne serait-ce pas censurer la vérité (Rm 1.18) et tenir le langage même du péché ? Il y faudra donc quelque effort d'attention ; il y faudra surtout un plus grand effort pour vivre la vérité et la richesse de sens du prochain. Mais il ne faut pas perdre de vue que ce sera encore plus difficile à vivre pour les tenants de « l'autre » parce que l'aide de la vérité leur fera défaut.

Plus généralement, il convient de retenir que les mots ont un poids de sens et qu'en changeant le signifiant on change le signifié, car le signifiant est prioritaire : « Un même sens change selon les paroles qui l'expriment. Les sens reçoivent des paroles leur dignité, au lieu de la leur donner »<sup>28</sup>.

**Jean-Paul DUNAND**

---

<sup>28</sup> Pascal, *Pensées*, Delmas, 1952, p. 413 (n° 50 dans l'éd. de Brunschvicg).